

Restent les idées.

Esthétiquement, De Sanctis ne leur accorde pas plus de valeur. La vérité du contenu philosophique n'a aucune importance.

« Aujourd'hui, écrit De Sanctis, on ne trouve plus deux poètes qui partent d'une même pensée philosophique. Nous vivons en parfaite anarchie. Chacun se fabrique son Dieu et son monde ».

En fait, plus il y a de pensée dans la forme poétique, plus nous nous éloignons de la poésie. Il ne faut pas confondre le vrai philosophique et le vrai esthétique. Si la poésie est en partie raison, c'est la raison mise en musique. Ce qui est essentiel, c'est qu'en vivant et en se mouvant, elle fasse *voir* l'idée.

Le beau n'est donc pas la manifestation de l'idée dont la forme ne serait que l'accessoire. Ce qui importe, c'est *la forme*.

Chez De Sanctis, la question de la forme est capitale. Mais il est impossible de l'exposer sans la faire entrer dans un grand débat auquel De Sanctis a accordé la plus haute importance. C'est celui de l'Idéalisme et du Réalisme en art. La question, pour plus de commodité, peut se poser ainsi :

Du rôle de la forme dans l'esthétique de l'Idéalisme et dans celle du Réalisme.

« Pour l'école idéaliste, dit De Sanctis, le réel est art en tant qu'il dépasse la forme et révèle son idée. Le Beau, voile de l'âme, manifeste l'Idée. Les formes, fantômes vagues et instables, ne sont que l'accessoire, de simples instruments de la pensée, des symboles ».

En art triomphent l'indécis, le vaporeux, le céleste, l'angélique. La pensée, à qui manque le sain aliment de la vie active, obligée de se nourrir de sa propre substance, devient malade. Cette maladie est élevée à la dignité de théorie. C'est ce qu'on nomme l'Idéal. La pensée supplée à l'action par le rêve. Au monde matériel succède un monde de fantaisie. Les idées errent ; les formes perdent leurs contours.

Tout cela, pense De Sanctis, est fort malheureux.

En effet, l'Idéal n'est légitime, selon lui, qu'à l'origine des peuples